

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 7 (1869)  
**Heft:** 32

**Artikel:** Maria : mémoires d'une jeune fille : [suite]  
**Autor:** J.Z.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-180464>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

de Joux chaque veille de Noël avec une escorte montée sur des sangliers dont la queue sert de bride.

La *Vuivre* est un grand serpent ailé, avec une couronne d'or, et pour œil un diamant lumineux. — C'est ce monstre qui a inspiré à notre collaborateur, M. Favrat, son joli conte patois : *lo menon dé la dama dé Mathou*.

Outre cette bizarre mythologie, la superstition a encore ses sorciers. En communication directe avec les puissances infernales, ils inspirent beaucoup plus de craintes que celles-ci. Malheur à qui les offense ! innombrables sont leurs moyens de vous atteindre. D'ailleurs, on a besoin de l'un pour réparer le mal que l'autre a fait, pour détruire les sorts jetés sur le bétail, pour désensorceler une étable en y découvrant les paquets de simples qui l'empoisonnent, pour chasser les fantômes, etc., etc.

D'après ces mêmes croyances, si quelqu'un a remué la limite de son champ, il devient après sa mort un *Porta-boëna*. — Des grains de blé jetés sur la tête d'une épouse par une vieille femme, qui reçoit pour cet office le nom de la *Bernada*, assurent l'abondance dans la maison et la fécondité. — Voir fleurir la fougère à minuit fait trouver un trésor dans l'année. — La femme qui n'achève pas son ouvrage pour Noël, notamment sa quenouille, sera visitée dans son sommeil par la Teauce-villhe, qui la foulera aux pieds.

C'est aussi pendant la nuit de Noël qu'on entend les ruches d'abeilles célébrer par un cantique merveilleux la naissance du Sauveur.

Nous nous bornerons à ces quelques traits de nos croyances superstitieuses pour revenir à ce qui fait l'objet principal de notre petite étude historique.

L. M.

#### V<sup>e</sup> lettre sur l'Exposition de peinture de Lausanne.

Monsieur le rédacteur,

Le caractère principal de toute œuvre *artistique*, c'est l'unité. Notez que je souligne *artistique*. Ma pensée nécessite une explication plus claire.

Quelle différence y a-t-il entre un tableau et une belle photographie, par exemple ?

La différence, la voici. C'est que la photographie est le produit d'une machine, et le tableau, l'œuvre du génie humain. L'âme a passé par là.

Pour qu'un tableau soit bon, pour qu'une œuvre puisse être qualifiée d'*artistique* dans toute l'étendue du mot, il faut donc qu'elle soit le reflet de la pensée d'un homme. Or, cet homme étant un, la pensée est également une, et l'œuvre porte l'empreinte de cette unité.

La règle que je pose est sans exception. Beaucoup de peintres ne paraissent guères s'en soucier. Pour composer un paysage, ils vont prendre un arbre ici, une cascade là, une mare plus loin ; et quand ces diverses parties de l'œuvre sont assez bien réussies, ils s'imaginent avoir fait un excellent tableau. Ils se trompent ; ils ont photographié.

Ils diront sans doute à la lecture de ces lignes : Quel pathos ! Qu'il y ait unité ou non dans un tableau, le public est-il capable de s'en apercevoir ?

Oui, messieurs, et très bien. Il passe avec indifférence devant les tableaux où cette unité n'existe pas et s'arrête devant ceux où elle règne. Ces derniers seulement ont pour lui une valeur artistique ; les autres attestent une main habile et une grande entente du métier ; mais ce ne sont pas des œuvres d'art.

Et le public juge ainsi instinctivement, sans se rendre compte de son impression, cela va sans dire. L'âme attire l'âme.

Pourquoi les spectateurs stationnent-ils volontiers devant le tableau de M. Anker, malgré ses imperfections de détail ? parce qu'une seule pensée règne dans cette toile, qu'elle a été conçue d'un seul jet.

Un tableau n'est pas composé ; c'est une œuvre simple.

Vous avez raison, nous dira-t-on, pour la peinture historique ou la peinture de genre. Mais le paysage n'est que la reproduction de la nature, et là cette unité ne saurait exister, car la nature n'est pas une ; ici elle nous présente des sommités neigeuses, ailleurs de vastes pâturages, en d'autres endroits un vignoble d'une teinte différente encore, etc., etc.

Etes-vous bien sûrs que la nature ne soit pas une ? vous seriez fort embarrassés de le démontrer. Montez sur quelque colline d'où l'on jouit d'une belle vue, au Signal par exemple ; y a-t-il dualité dans le spectacle que vous avez sous les yeux ? tous les éléments s'y trouvent, mais ils sont combinés par une sage harmonie en vue de produire un effet.

C'est que le monde est l'œuvre de l'intelligence divine, dont le génie humain est la plus fidèle image. Et l'art n'est autre chose qu'une étincelle de cette intelligence divine, tombée dans une âme d'homme.

Ainsi donc, pour résumer ce que nous avons dit, un tableau est une synthèse ; il existe tout entier dans le cerveau de l'artiste avant d'être sur la toile. On peut procéder autrement, mais aux dépens de l'art qu'on exerce ; on peut être copiste excellent, coloriste judicieux, dessinateur adroit ; c'est du métier cela ; ce sont des procédés qui ne sont que les accessoires de l'art, dont la sphère est infiniment plus haute, car elle touche au trône de Dieu.

Agréez, etc.

Maria.

Mémoires d'une jeune fille.

V

Enfin, le monsieur aux lunettes, à la barbe et au porte-crayon, fit un signe à l'huissier, qui prit ma petite robe et l'ékala en grognant pour la taxer. Ma mère se pencha à mon oreille et me pria de lui chercher un peu d'eau fraîche, car elle se sentait évanouir. Je me hâtai. A mon retour, je trouvai le monsieur occupé, cette fois, de ma mère. Il lui dit qu'elle avait à quitter immédiatement la maison, elle et son enfant. Ce peu de mots furent prononcés avec une sécheresse et une indifférence qui me firent soupçonner que le monsieur avait le gosier tapissé de poussière du greffe. Ma mère ne répondit rien. Elle but, à grand'peine, l'eau que je lui avais apportée et que les sanglots l'empêchaient d'avaler. A peine eut-elle bu que le juge lui prit des mains le vase

vide, le fit mettre dans l'armoire avec le peu d'ustensiles de cuisine que nous possédions. Puis il ferma la cabane dont il remit la clef au monsieur à lunettes. Celui-ci la mit froidement dans sa poche, et tout fut dit : nous étions sur le pavé.

Un quart-d'heure plus tard nous nous acheminions vers une contrée lointaine. Il serait superflu de parler de l'accueil que nous venions de trouver chez des parents auxquels nous avions demandé quelque secours avant de nous mettre en route. Je ne parlerai pas davantage du pays que nous parcourûmes pendant huit jours, du nombre de villages que nous traversâmes, enviant le sort des petits oiseaux du ciel auxquels Dieu envoie leur pâture, tandis que tant de personnes auxquelles nous demandions humblement quelque secours nous repoussaient avec insulte loin de leur porte.

Notre voyage était pénible, et le but encore bien éloigné. Il s'agissait d'aller trouver un vieux cousin, domicilié dans le canton des Grisons, et, nota béné, il y avait peu d'espoir qu'il nous accueillît mieux que ne l'avaient fait les parents auxquels nous nous étions déjà adressés. Nous n'avancions qu'à très petites journées, et encore devions-nous fréquemment nous arrêter pour demander quelque nourriture, ou solliciter un asile pour la nuit. Tout cela tourmentait ma mère; elle n'avait point appris à mendier, elle ne savait pas prononcer les termes propres à exciter la compassion. D'autre part nous trouvions bien peu de personnes qui comprissent la pourpre de la honte qui colorait ses joues, l'hésitation de sa voix, non plus que les larmes qui bordaient ses paupières.

Un soir nous marchions sur le bord d'un lac entouré de montagnes; la nature la plus sublime se reflétait sur la surface limpide des eaux. Nous arrivâmes à une maison de paysan isolée. La fatigue nous accablait toutes deux, et surtout ma pauvre mère qui avait dû me porter de longs bouts de chemin. Le calme et l'ordre étaient empreints sur la maison de bois brunie par les ans; le pampre de la treille encadrait d'une belle verdure les fenêtres aux vitraux ronds. Les œillets, les roses et le géranium embaumaient les abords de cette habitation, et nous portions envie au chat qui, étendu commodément sur le bord de la fenêtre, faisait paisiblement le rouet. Nous frappâmes à la porte. Un guichet de fenêtre s'ouvrit et nous vîmes paraître la tête d'une femme vieille, mais belle encore. Elle nous regarda, et, d'une voix pleine de douceur, nous demanda ce que nous désirions. — « Pourriez-vous nous loger pour cette nuit? » répondit ma mère, avec angoisse. A l'ouïe de ces mots, la vieille mit ses bésicles et nous regarda attentivement. Je priai Dieu, du fond de mon cœur, que cet examen nous fût favorable; ma mère en faisait probablement autant, car je vis son œil dirigé vers le ciel, et dans cet œil brillait une larme. — « Attendez un moment, je vais descendre! » nous dit la vieille, et le guichet se referma. Peu d'instant après, la porte de la maison s'ouvrit et la bonne vieille parut. Il régnait sur sa personne le même esprit de calme et d'ordre qui se remarquait sur la maison et la grange. L'affabilité, pleine d'intérêt, avec laquelle elle nous adressa des questions, fut comme un baume sur notre cœur. Elle s'informa d'où nous venions et si nous étions lasses? Si nous avions faim et soif? Si nos pieds étaient blessés? Et, tout en nous parlant ainsi, avec affabilité, elle nous regardait d'un œil ferme et calme qui nous eût déconcentrées si nous eussions eu la conscience mauvaise. Le résultat de cet examen, dicté par la prudence, nous fut favorable; elle nous fit entrer dans la chambre. Là, dans le dressoir, les assiettes et les pots d'étain resplendissaient de propreté. Table, chaises et bancs étaient scrupuleusement nettoyés. Les rideaux pendus aux fenêtres étaient d'une parfaite blancheur, et plissés avec soin. La chambre reflétait bien le cœur et l'âme de la bonne vieille, tout respirait la paix du jour du repos. Elle nous servit à chacune une tasse de lait crémeux et un grand morceau de ce pain noir et savoureux dont les campagnards se nourrissent. C'était pour nous un festin dont la figure affable de la vieille, rehaussait le goût.

Nous nous retirâmes avant la rentrée des gens de la maison. « Vous êtes lasses, » nous dit la vieille, « et ne pourriez vous livrer à aucun travail. » Là-dessus, elle nous mena

dans une mansarde où se trouvait un lit vaste et propre. Elle m'aïda à me déshabiller, et examina ma chemise et mes bas pour voir s'il n'y avait point de trou à restouper, ni de maille à reprendre. Cela fait, et tout s'étant trouvé en ordre, elle se retira en nous souhaitant un bon repos. Lorsqu'elle fut loin, ma mère me dit : « Marie! dors-tu? »

— Non, répondis-je.

— Tant mieux, poursuivit-elle, car je t'aurais réveillée. Tu ne dois jamais t'endormir sans avoir prié Dieu.

Là-dessus, je joignis mes petites mains et répétei du fond de mon cœur ma petite prière : « O Dieu! remplis-moi de piété, afin qu'un jour j'entre dans ton éternité! » Comme j'achevais ces mots, j'entendis des pas s'éloigner doucement de la porte de notre chambre à coucher. Je le dis à ma mère qui alla voir ce que c'était; et comme elle n'aperçut rien, elle vint se coucher à côté de moi.

Dans la nuit, je fus réveillée par un fort tremblement à mon côté. C'était ma pauvre mère qu'agitait une violente fièvre; elle se collait à moi pour se réchauffer, car un frisson glacial lui parcourait tout le corps. Je voulus me lever, appeler du secours, mais elle ne le permit pas. « Je dois déjà rendre grâce à Dieu, de ce qu'il m'a fait trouver ce bon lit; comment pourrais-je troubler le sommeil des bonnes gens qui m'ont procuré ce gîte? Mais que faire demain quand il faudra nous remettre en route? » Elle poussa un profond soupir qui fut suivi d'un léger sanglot. Les larmes me vinrent aux yeux, et je pleurai abondamment.

La soif tourmentait ma mère. Je ne pus tenir plus longtemps en place. Je sautai bas du lit, je me couvris des vêtements les plus indispensables, et descendis l'escalier pour me rendre à la fontaine qui se trouvait dans la cour. J'ôtai mes souliers que je rinçai sous le tuyau pour me servir de gobelet, à défaut de tout autre ustensile. Mais tout à coup un long et fort aboyement sortit de la grange et j'entendis le bruissement d'une chaîne. Je poussai un cri perçant et regagnai en toute hâte la maison dont je fermai bien vite la porte derrière moi. J'étais là tremblante, ne sachant que faire; ma mère avait le plus grand besoin d'eau fraîche, et le chien m'interdisait l'abord de la fontaine. Bientôt j'entendis marcher à pas couverts à l'étage supérieur, une lumière parut; c'était notre vieille hôtesse qui me demanda : « Qu'est-ce? Y a-t-il quelqu'un là-bas? — C'est moi, répondis-je. — Toi? et que fais-tu là, enfant? Que cherches-tu, au milieu de la nuit, à la porte de la maison? »

En disant ces mots, elle descendit et m'examina d'un air singulier. Je lui racontai ce qui était arrivé, et à mesure que je m'expliquais, je voyais sur son visage le soupçon disparaître. Elle me regarda avec attendrissement, palpa mes souliers trempés, et me dit : « Viens! bonne enfant, nous allons voir ce qu'a ta mère; probablement elle aura besoin de quelque chose de plus que de l'eau froide. » Je la suivis près du lit de ma mère, dont la figure était empourprée, les yeux vitreux, hagards. Elle avait perdu connaissance; dans ses rêveries, elle repassait les scènes du commencement de son mariage, sa voix était caressante, puis venait des transports; elle voulait fuir. D'autres fois elle chantait un cantique d'une voix si douce, que réellement elle n'appartenait plus à la terre. Cela dura trois jours, pendant lesquels la bonne vieille, son fils et sa belle-fille prodiguèrent à la pauvre malade les soins les plus touchants.

(La suite au prochain numéro.)

A Vérone, un coq fut mordu par un chien supposé enragé, qui lui fractura le milieu de l'aile. Le treizième jour après, le coq put à peine sortir de son poulailler et laissa pendre les ailes. Les plumes de son cou étaient relevées en collier et le coq chercha noise à tous les animaux, sans distinction et même à l'homme. Son bec était mi-ouvert, sa crête et les barbillons turgides, de couleur plombée. Il donna des coups de bec à qui voulut le toucher. Il mourut le seizième jour.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.